

GEORGES DE LA TOUR

“LE NOUVEAU-NÉ”

Valeur : 1,00 F

Couleurs : jaune jonquille,
jaune orangé,
rouge, noir

25 timbres à la feuille



Dessiné et gravé en taille-douce

par DURENS

Format horizontal 36 × 48

(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 25 juin 1966 au Musée de RENNES (Ille-et-Vilaine) ;

générale, le 27 juin 1966 dans les autres bureaux.

Si l'on sait que Georges de La Tour est né en 1593 à Vic-sur-Seille, en Lorraine, dans la famille d'un boulanger aisé, on ignore pratiquement tout de ce qu'ont été sa jeunesse et son apprentissage, sinon qu'il a vraisemblablement effectué à Rome, vers 1615, un séjour durant lequel il a été l'élève du peintre italien Le Guide. Également imprécise est la date de son mariage — 1617 ou 1618 — avec la fille d'un argentier du duc de Lorraine, Diane Le Nerf, qui lui donne un premier enfant en 1619; la famille s'installe l'année suivante à Lunéville et, dès lors, il devient plus aisé, grâce aux archives de la ville, à des actes notariés, à des ordonnances duciales, de suivre l'évolution sociale de Georges de La Tour.

En 1620, il est admis comme « bourgeois » de la ville, son atelier commence à prospérer, il engage un premier apprenti. En 1623 et 1624, le duc de Lorraine se rend acquéreur de deux de ses tableaux tandis que lui-même achète, à un prix considérable, un domaine à la campagne. Mais, si le peintre voit peu à peu s'étendre sa renommée, l'homme, violent, intéressé, fermé aux misères du peuple, est bien loin de rallier tous les suffrages.

Lorsque la Lorraine subit les atteintes de la peste (1631), puis les ravages de la guerre contre les Français (1632), La Tour se contente de composer deux « Saint-Sébastien » (le saint qui protège de la peste), l'un pour le duc de Lorraine, l'autre pour le roi de France.

Soucieux de ménager ses intérêts, il n'envisage pas de s'exiler, comme l'ont fait certains notables, et juge préférable d'entretenir les meilleurs rapports avec les autorités françaises d'occupation : c'est ainsi qu'en 1636, il choisit, pour parrain de son dixième enfant, le lieutenant Sambat de Pesdamond, gouverneur français de Lunéville, et que, trois ans plus tard, dans un acte de baptême dressé à Nancy, il est qualifié de « Peintre ordinaire du Roi », titre qui lui assure une clientèle de choix, parmi laquelle de nombreux princes et prélats. A n'en pas douter, La Tour est un homme d'affaires : il discute âprement la vente de ses toiles, stocke des marchandises, spéculé sur le prix du grain; ces dernières activités, dans un pays où règnent la guerre, les épidémies et la famine, ne sont pas pour lui concilier la sympathie de ses compatriotes.

Après le retour de la paix en 1642, La Tour continue d'être un peintre fameux apprécié des Grands, en même temps qu'un homme âpre et dur détesté par les humbles. Lorsqu'aux environs de 1648, la ville offre une de ses toiles — une Nativité — à M. de La Ferté,

gouverneur de Nancy, et décide, pour la payer, une levée spéciale d'impôts, les assujettis adressent au duc de Lorraine une supplique accusant « ledit La Tour qui se rend odieux au peuple par la quantité de chiens qu'il nourrit, tant lévriers qu'épagneuls, comme s'il était seigneur du lieu, pousse les lièvres dans les grains, les gâte et foule, et a obtenu exemption de toutes contributions ». En dépit de la vigueur des protestations, la franchise est maintenue et, mieux, M. de La Ferté commande une autre toile l'année suivante.

Aidé par son fils Étienne, qui sera plus tard « Peintre ordinaire du Roi », travaillant pour le Roi, le Gouverneur, les Grands, l'Église, La Tour est au faite de la gloire lorsqu'une épidémie se déclare dans les premiers jours de 1652 et l'emporte le 30 janvier, quelques jours après sa femme et son valet.

Sa disparition engendre un phénomène à vrai dire peu explicable : alors qu'il était un peintre célèbre et admiré de son vivant, sitôt après sa mort, son œuvre tombe dans un oubli de près de trois cents ans. Au début de notre siècle même, un grand nombre de ses toiles étaient attribuées aux frères Le Nain ou à divers artistes espagnols et c'est seulement en 1935 que l'exposition des « Peintres de la réalité » a consacré ce qu'il n'est pas excessif d'appeler la « résurrection » de Georges de La Tour.

Il est d'ailleurs à remarquer que son œuvre est loin d'être connue dans son entier puisque, à l'heure actuelle, on a identifié de façon certaine une vingtaine de tableaux dont quatre seulement sont signés. Peintre du quotidien et peintre religieux, La Tour a affirmé dans les deux genres un sens de la composition si étonnant de modernisme que les peintres cubistes ont vu en lui un de leurs précurseurs. A travers ses toiles les plus célèbres : *Le joueur de vielle*, *Le tricheur*, *Petite fille à la chandelle*, *La Madeleine à la veilleuse*, *Saint Joseph Charpentier*, *L'adoration des bergers*, *Saint Jérôme étudiant dans sa cellule* (les quatre dernières au Musée du Louvre), on suit l'itinéraire artistique du peintre; parti de scènes diurnes empruntées à la vie familiale, il manifeste de plus en plus d'attrance pour les scènes nocturnes, jouant des effets d'ombres et de lumières pour créer une atmosphère d'intense spiritualité.

C'est à cette seconde manière que se rattache le *Nouveau-né* (Musée de Rennes), toile mondialement connue dans laquelle apparaît, plus puissant que nulle part ailleurs peut-être, le charme étrange et mystique de l'œuvre de Georges de La Tour.

